SANS PLUS ATTENDRE

DU MÊME AUTEUR

Éloge de la trahison : notes du traducteur
Le Passage, 2002

Sylvie Durastanti

SANS PLUS ATTENDRE

Tous droits réservés

© Éditions Tristram, 2022

Ouvrage publié avec le concours
de la Région Occitanie Pyrénées-Méditerranée

Correspondance et catalogue :
Tristram – BP 90110 – 32002 Auch cedex
tristram@tristram.fr
www.tristram.fr

La maîtresse

Un nouveau jour s'est déjà levé quand je sors de la pinède. Entre les myrtes et la rivière, les traces laissées par les pattes des oiseaux venus boire à l'aube s'entrecroisent sur le sable sec. En dix pas, je suis au bord de la rivière et je m'accroupis pour effleurer l'eau, encore bien fraîche. Mais à l'instant où je me masse et me mouille la nuque pour bien me réveiller, j'entends rouler des cailloux, sur le sentier qui passe, plus haut, au-dessus de la rivière. L'un des intrus approche, trébuche et se met à jurer. De là-haut, il n'a pas pu me voir. Mais il sera vite là. Comment lui échapper ? Même si je me coule dans la rivière, je ne pourrai pas reprendre pied sur les gros rochers de l'autre côté. Et elle n'est pas assez large pour qu'il ne m'y voie pas. Là où j'allais me baigner, elle offre un beau trou d'eau profond, mais trop limpide pour me cacher. En amont comme en aval, elle ne court qu'entre des roches polies, trop inégales pour permettre de passer. J'entends toujours les cailloux voler, puis un cri de rage étouffé et un choc. Celui qui approche est tombé, sans doute pas assez dessoûlé depuis la nuit dernière. Et dans le silence qui suit, je comprends qu'avant qu'il ne se ressaisisse, j'ai un bref répit. J'ai peur, et j'essaie à toute force de me calmer. Que ferais-tu, toi qui sais toujours te tirer de tout, même de l'inextricable ? Alors que je tremble presque de peur et de haine, il me suffit de fermer les yeux pour te

sentir près de moi et t'entendre me dire : *Rejette la peur ou la haine, elles empêchent d'y voir clair. Ne pense pas à l'autre comme à un ennemi. Pense à lui simplement comme à un autre – un autre aveuglé par l'envie, le désir ou la haine. Si grande que soit sa force, il a des yeux. Prends ses yeux, regarde par ses yeux tout ce qu'il voit, tout ce qu'il veut. S'il veut une chose que tu as, trouve un moyen de la mettre hors de sa portée. Qu'il en ait après ton pain, ton corps ou ta vie, ne les lui laisse pas.*

De là-haut, ne me parvient aucun bruit : signe que celui qui est tombé ne s'est pas encore relevé. Je me redresse, j'ouvre les yeux, et je regarde derrière moi, par-dessus mon épaule, avec d'autres yeux. Entre les traces des pattes d'oiseaux, je vois une chose qui me fait frémir : mes propres empreintes, dans le sable. Je voudrais les effacer comme on referme les lèvres d'une plaie. Mais les lèvres d'une plaie, on peut juste les rapprocher. Seul le temps les ressoude. On ne peut pas annuler un mouvement, effacer un geste, reprendre des mots échappés, retourner en arrière. Alors j'entends encore : *Il veut une chose que tu as.* Et je me dis : cette chose, c'est moi. Mon corps voudrait plonger dans l'eau, mes pieds voudraient courir. Mais en moi, je ne sais quoi s'y refuse et me dit : il faut retourner en arrière. Par-dessus mon épaule, je fixe toujours mes empreintes et, en cherchant une issue improbable, mon esprit obtus bégaye : retourner en arrière. Et les cailloux recommencent à rouler, l'homme approche. Alors, comme animé par une force extérieure, mon pied droit se soulève et va se reposer dans la dernière empreinte qu'il a laissée ; puis mon pied gauche en fait autant. Cœur battant, ventre noué, gorge serrée, muscles engourdis, tout mon corps veut pourtant fuir. Mais il reste huit pas à faire, sans laisser de traces, et sans trembler, tandis que les cailloux roulent toujours, de plus en plus près, sous les pas trébuchants de l'ivrogne. Et ces huit pas, je les fais, je les fais tous à reculons, comme

si, dormant debout, je marchais en rêve ; je repasse entre les myrtes, j'entre dans l'ombre des pins, et là, je ne bouge plus, je ne respire plus, en entendant l'ivrogne passer à trois pas de moi, sans me voir, rugir en découvrant mes empreintes, et se ruer dans l'eau où il croit trouver une femme pendant que moi, je me sauve.

À l'autre bout de la pinède, je m'arrête pour reprendre mon souffle, me ressaisir, et ne rien laisser paraître de ma peur, au cas où un autre des intrus serait déjà debout, dans ma propre maison. Surtout, que personne ne me voie y entrer comme une voleuse. Pour l'instant, cette maison est encore la mienne. Entre ses murs, je me sens forte. Et je peux me retrancher dans le quartier des femmes, où aucun des intrus n'a encore osé se risquer. De l'ouverture secrète à l'étage, je ne vois pas tout, mais j'entends presque tout. Si besoin était, ce qui vient de se passer me le prouve une fois encore : la force que me prêtent ceux qui m'entourent est feinte, pour une large part. Tout à l'heure, sur mon propre domaine, je n'étais plus maîtresse. Là-dessus, je ne me leurre pas. Jusqu'à présent, j'ai réussi à garder les intrus à distance, et, en somme, à les illusionner. Cependant, moi, je vois la vérité en face. Et si je ne suis plus maîtresse, que suis-je ? Une femme comme les autres. Une proie plus exposée que d'autres.

En passant le seuil, je vois Éri. Sans peser, son regard passe sur le voile si fin qu'il colle à ma peau moite, et une ombre d'inquiétude obscurcit ses yeux. Mais je lui souris calmement, et elle me sourit, comme si elle comprenait. Oui, quelque chose a failli se passer, mais rien ne m'est arrivé.

Le matin, Éri se lève très tôt. Comme moi, elle ne supporte pas de découvrir la grande salle en désordre. Quand je quitte la chambre du maître, où je dors toujours, elle a déjà tout rangé. Elle a ramassé les reliefs du dernier repas

pour les jeter aux chiens, dehors ; elle a lavé les tables à l'éponge ; elle a répandu des cendres de myrte et de laurier sur les dalles tachées de graisse ; elle les a balayées ; puis, en plongeant la main dans la bassine posée sur sa hanche et pleine d'eau puisée la veille au soir, elle les a aspergées, toujours du même geste ample, avant de les balayer à nouveau. Enfin, elle a fait brûler dans une cassolette du romarin, elle a aéré la salle, puis elle a écrasé au pilon des fleurs d'immortelle pour parfumer l'air et elle a de nouveau rafraîchi les dalles de l'entrée. Grâce à son travail, l'odeur des viandes grillées ne flotte plus dans la salle, et la maison ressemble à ce qu'elle était jadis, à ce qu'elle doit être.

Quand elle a rangé la salle, elle reprend le corridor. Elle entre dans la chambre vide, où se trouve le grand lit au cadre de bois poli, tendu de larges sangles de cuir. Elle balaie le plancher, elle vérifie qu'il n'y a aucune toile d'araignée aux angles des murs chaulés ; elle secoue les draps de lin entre lesquels j'ai dormi et les retend. Alors elle ouvre le coffre profond où est serré le reste de notre literie. Glissant ses deux mains bien à plat sous le drap fin, tissé il y a bien longtemps, elle le soulève et le pose sur le lit. Puis elle tire du coffre les lourdes couvertures de laine qui ne servent que l'hiver ; elle les déplie, les secoue et les replie une à une, avant de les remettre à l'abri. Par-dessus, elle repose le drap plié, sans y toucher davantage, et referme le coffre.

Sur le siège de la chaise haute, elle prend une corbeille en sparterie et la pose sur l'étoffe grossière qu'elle vient d'étendre au sol. Elle tire du panier les trois touffes d'immortelle, les trois branches de myrte et les trois brins de lavande qu'elle y a mis la veille, et les remplace par d'autres, plus frais et plus odorants. Puis elle replie l'étoffe, essuie soigneusement le bois poli du siège et y replace la corbeille.

Et elle sort, refermant sans bruit la porte de bois sombre, jadis enduit de poix, désormais luisant d'âge et d'usure, sur la pièce où personne n'entrera jusqu'au soir, à l'heure où j'y viendrai.

Si vaste que soit la maison, nous n'y sommes plus à l'aise. Rares sont les moments où nous pouvons parler ensemble sans risquer d'être entendues ou vues. La plupart du temps, nous nous comprenons en échangeant un simple regard, ou en nous retranchant dans un même silence. Mais à travers ce que nous avons pu échanger, j'ai compris une des choses que pense Éri. Selon elle, être esclave ou être femme apprend forcément à ruser. Pourtant, elle se trompe. D'ailleurs, sur quoi se fonde-t-elle ? Dans notre maison, elle occupe une place à part. Est-elle vraiment esclave ? Elle n'a pas été arrachée à sa terre, ni à sa langue. Après tout, elle est née ici. Je ne sais pas pourquoi son père l'a livrée à mon beau-père, qui la voulait et qui l'a payée cher. Alors, elle était jeune et belle, et il l'a choisie. Il était déjà marié, et il a aimé Éri. Assez pour ne pas vouloir faire d'elle sa concubine, assez pour deviner que ma belle-mère en serait jalouse. Pour ne pas attirer sur elle la haine d'une rivale, il s'est abstenu de coucher avec elle, et elle s'est gardée de le séduire. Il ne l'en a que plus aimée ; et elle a pu déverser sur le fils tant désiré né d'une autre tout l'amour qu'elle avait pour le père. Cependant, tant de discernement, tant de réserve ne lui sont pas venus parce qu'elle était esclave, mais parce qu'elle était Éri, et parce qu'en étant aimée de lui, et en l'aimant, elle est devenue femme. À ceci près qu'elle n'a pas été sa femme, ni peut-être celle d'aucun autre homme. Elle a connu l'amour, mais elle n'aura pas eu d'autre vie que la nôtre. Elle a réussi à cacher l'amour qu'elle portait à cet homme, en le reportant sur son fils, et son petit-fils. Sur mon propre fils.

En voyant vivre Éri, je l'ai compris : être femme peut forcer à dissimuler. Mais seul l'amour apprend à ruser. Aujourd'hui, me voici plus exposée que je ne l'ai jamais été à l'avidité des autres. Depuis bien longtemps, je mesure ma faiblesse et je lutte contre la tristesse. Tous me croient condamnée à attendre. Et ils se trompent lourdement. Je n'y suis pas condamnée. À ton départ, j'ai choisi d'attendre. Je le choisis encore, jour après jour.

Moi, je reste là, enracinée sur ta terre, enfermée dans mon silence, entre les quatre murs de ta maison. Parfois, la mer me réveille, quand elle roule les galets dans la nuit. Alors elle semble battre sous les murs. Pour un peu, je croirais qu'avec ses lourdes pierres et ses dalles carrées, la maison s'est désamarrée pour flotter jusqu'à toi. Elle me paraît tanguer. Mais ce n'est que ma raison qui vacille par moments, sous les assauts répétés du chagrin. Je reste allongée dans le noir, serrant des deux mains le cadre du lit. Et peu à peu, je sens le bois de l'olivier que tu as longuement poli pour en faire notre couche se réchauffer sous mes paumes. De la souche double, montent d'invisibles branches qui se referment au-dessus de moi. Leur ramure fantomatique frissonne doucement, argentée sous le clair de lune entré subrepticement dans notre chambre, et son bruissement couvre le roulis de la mer. Il me berce comme on berce un enfant, et me ramène dans le sommeil. Et jamais je n'y glisse sans espérer t'y retrouver.

Éri

« Eumos, il a failli arriver quelque chose de grave. Elle aime aller se baigner très tôt, à la fraîche, pour ne pas risquer de croiser les intrus qui ont envahi la maison. Quand elle sort, il y en a parfois un ou deux qui dorment vautrés dans la cour, parce qu'en jouant aux dés à la lueur des torches, tard dans la nuit, ils ont trop bu pour pouvoir rentrer chez eux. Ce matin, elle est partie, et revenue si vite qu'elle n'avait pas eu le temps de se baigner. En la voyant approcher, j'ai remarqué que l'un des deux ivrognes n'était plus dans la cour. Le premier soleil avait dû le réveiller. Elle marchait du même pas tranquille, très droite, mais quand elle est passée devant moi, son voile était collé à ses tempes par la sueur. Nos regards se sont croisés, et elle m'a rassurée d'un sourire. En fin d'après-midi, l'ivrogne est revenu. Il avait le nez écorché, les yeux pochés, violacés, et une énorme bosse au front. Comme les autres se moquaient de lui, il leur a dit qu'il était tombé sur le sentier menant à la rivière. Non, Eumos, ne ris pas : un ivrogne s'est fait une bosse, écorché le nez et poché les yeux. C'est chose banale, mais pas si grave, dis-tu ? Il y a plus grave. Laisse-moi terminer, avant de parler. Quand il s'est expliqué, les autres ont ri de plus belle. Alors il s'est mis en colère, et il leur a dit que c'était à cause d'une nymphe. Eux, ils riaient toujours. Il s'est fâché tout rouge et il leur a dit qu'en arrivant à la rivière, il avait vu dans le sable les traces d'une nymphe des eaux, et qu'il s'était fait